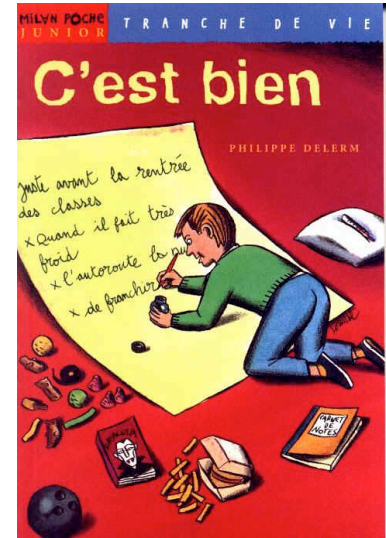


Sommaire

C'est bien, juste avant la rentrée des classes.
C'est bien d'aller dans un fast-food.
C'est bien quand on vient d'annoncer une mauvaise note.
C'est bien d'acheter ses bonbons chez la boulangère.
C'est bien de faire ses devoirs sur la table de la cuisine.
C'est bien, l'autoroute la nuit.
C'est bien quand il fait très froid.
C'est bien de lire un livre qui fait peur.
C'est bien quand les mamans commencent à bavarder.
C'est bien de se lever le premier dans la maison.
C'est bien de jouer au flipper.
C'est bien d'être abonné à un journal.
C'est bien d'être malade.
C'est bien d'aller dans une très grande fête foraine la nuit.
C'est bien de jouer au Monopoly.
C'est bien d'aller à l'étranger.
C'est bien de s'asseoir dans l'herbe, après un match de foot.
C'est bien de faire un volcan dans sa purée.
C'est bien, la première fois qu'on joue au bowling.
C'est bien, le jour où on joue la pièce de théâtre.
C'est bien, le jour où il pleut, pendant les vacances à la mer...



C'est bien de lire un livre qui fait peur

On est dans sa chambre, c'est l'hiver. Les volets sont bien fermés. On entend le vent qui souffle au-dehors. Les parents sont allés se coucher, eux aussi. Ils croient qu'on a éteint depuis longtemps. Mais on n'a vraiment pas envie de dormir. On a juste gardé la lumière de la petite lampe de chevet qui fait un cercle jusqu'au milieu des couvertures. Au-delà, l'obscurité de la chambre est de plus en plus mystérieuse. On a hésité longtemps avant de choisir le livre. Agatha Christie ne fait pas peur, on suit trop l'enquête et on ne fait pas attention au reste. Les aventures de Sherlock Holmes, c'est mieux, avec les brouillards, les chiens, les chemins de fer parfois. Mais il y a trop de dialogues, et Sherlock est si sûr de lui - on ne peut pas penser qu'il va être vaincu. Finalement, on a choisi *L'île au trésor*. On a bien fait. Dès le début du livre, il y a une ambiance extraordinaire, avec cette auberge près d'une falaise. C'est toujours la tempête là-bas ; on a l'impression que c'est toujours de la nuit aussi, avec la mer qui gronde tout près. Et puis Jim Hawkins, le héros, se retrouve vite seul avec sa mère à L'Amiral Benbow. A sa place, on serait mort de terreur. Le vieux pirate réclame du rhum et se met en colère sans qu'on sache pourquoi. Mais le plus effrayant, c'est quand les autres pirates débarquent dans le pays à la recherche de leur ancien complice. C'est une nuit de pleine lune, et l'aveugle donne des coups de canne sur la route blanche en criant : – N'abandonnez pas le vieux Pew, camarades ! Pas le vieux Pew ! Il y a une illustration en couleurs avec cette image, du noir, du mauve, du blanc. C'est un livre un peu vieux, avec seulement quelques images, il n'y en aura pas d'autres avant au moins trente pages. On reste longtemps à regarder celle-là. Parfois, quand on s'endort, on a peur de devenir aveugle pendant la nuit, alors on se met dans la peau du vieux Pew et c'est étrange, parce que en même temps on a peur qu'il vous donne un coup de canne. Heureusement, près de soi, on a la petite lumière bleue du radio réveil et le poster de Droopy, mais on a l'impression qu'ils sont partis en Angleterre eux aussi, au pays du rhum, de la colère et des naufrages. C'est dangereux de s'endormir là-bas, mais on voudrait quand même -on dort si bien près du danger, et les draps sont si chauds, près de la pluie. C'est bien de se faire peur en lisant *L'île au trésor*.

C'est bien de faire ses devoirs sur la table de la cuisine.

Pas tous les jours ; parfois on préfère être seul, dans sa chambre. Mais certains soirs d'hiver, par exemple, quand il fait déjà nuit dehors, juste après le goûter. Sur la toile cirée, on installe le désordre des cahiers, des crayons de couleur, des gommes et des bouquins. Les devoirs traînent un peu. On a commencé par le plus dur, le problème de maths, mais la troisième question est difficile. Avec un doigt, on suit le dessin de la toile cirée : il y a des carreaux rouges et à côté des petits carreaux bleus qui représentent des moulins de Hollande. Ce serait bien d'aller là-bas, très loin, au nord. On reviendrait de l'école en patins à glace. - Dépêche-toi un peu ! Après, tu seras débarrassé, tu pourras lire, ou jouer. Maman dit des petites phrases comme ça, de temps en temps, entre un navet et une carotte à éplucher - on lui a déjà mangé deux carottes crues et elle a fait semblant de se fâcher. Mais on n'a pas vraiment envie d'être débarrassé. Il fait si bon dans la cuisine, et puis il y a ces odeurs qui se mélangent : l'orange du goûter, les légumes de la soupe... Tant pis pour les maths. On y reviendra plus tard. On attaque la leçon d'histoire. Noblesse, clergé, tiers état. Les mots coulent bien. Sur le dessin, la Bastille n'est pas si terrible. Par contre, au Jeu de paume, tous les hommes noirs et gris ont des yeux farouches, et la scène est plutôt lugubre. - Allons, tu dois la savoir, maintenant ! Je t'interroge. - Attends encore un peu ! On s'en fiche, des états généraux. Ce qui est bien, c'est de rester sur l'image en rêvant vaguement à l'ambiance de cette époque-là. Pourquoi faut-il qu'on cuise les navets ? Pourquoi faut-il apprendre les révolutions ? On prend une gousse d'ail. La peau fripée mauve, rose et blanche tombe sur le livre, légère. On ne sait plus vraiment quelle heure il peut être. Le dîner est encore loin. Dans la maison, il y a une agitation tranquille, des petites phrases sur la journée : -Tu as vu... ? On n'écoute pas vraiment ce que les parents disent. On n'apprend pas vraiment ses leçons. On se sent un peu flottant, comme si on n'existait plus, comme si on devenait la toile cirée, les légumes de la soupe, le livre d'histoire - comme si on devenait un soir d'hiver à la maison. C'est bien, dans les cuisines.

C'est bien quand on vient d'annoncer une mauvaise note

On avait tellement attendu avant d'en parler qu'on pensait ne plus pouvoir se décider. Il fallait au moins avoir un bon résultat à donner en même temps, mais justement on n'avait eu que 10 à l'interro de vocabulaire qu'on croyait réussie, alors ce 3 en maths restait tout seul, en travers de la gorge. Toute la vie en était changée. D'un côté, cela faisait vivre les choses plus fort. On se disait : " je vais profiter à fond de mon mercredi chez Sébastien. Et le soir, au repas, je dirai ma note. " Mais l'après-midi chez Sébastien n'avait pas été extraordinaire: il pleuvait, on avait dû faire un Trivial Pursuit au lieu de jouer dans le jardin.

Le soir, on n'aurait pas pu parler des maths, de toute façon des amis étaient restés pour le dîner. Au début, ce n'était pas trop grave, un problème raté, ça arrive, mais les jours passaient, et le 3 se promenait sur toutes les idées, tous les moments : " Mon dernier cours de piano avant d'annoncer mon 3. " " Mon dernier poulet rôti-frites avant d'annoncer mon 3. " Bien sûr, on se répète les phrases des parents, faute avouée est à moitié pardonnée, il ne faut rien cacher à ceux qu'on aime, etc. Mais ça, ce sont des mots, et plus on les répète dans sa tête, plus ils paraissent froids et vides, inutiles. Si seulement les parents pouvaient se contenter de vous punir, dans ces cas-là. Mais on sait bien. Ils disent : -Au prochain contrôle en dessous de 5, tu seras privé de télé le mardi soir ! S'ils tenaient le contrat, ce ne serait pas terrible. On serait embêté, sans plus. Ça serait comme un marché; on aurait même l'air d'être la victime Mais les parents ne tiennent pas souvent parole. Ils oublient de vous punir, et vous, vous restez là, avec tout le remords. Ils ont de la peine, et vous, vous n'êtes qu'un enfant gâté qui ne sera même pas privé de télé. En fait, le mieux, c'est quand ils vous disent: -je veux que ce soit la dernière fois, c'est entendu ? On fait très vite " oui, oui ", la tête rentrée dans les épaules. On a l'air lourd, immobile, mais à l'intérieur on se sent tout léger. Au lieu de vivre derniers moments, on va vivre, tout simplement. On va s'endormir sans problème, avec un album de BD et il n'y aura plus tous ces 3 en maths qui rentraient dans le bureau de Gaston, chaque fois que Fantasio se mettait en colère. C'est bien, quand on vient d'annoncer une mauvaise note.

C'est bien de faire un volcan de purée

Une fois, on est resté une semaine à l'hôpital. Là-bas, la purée était tellement fade, avec une rivière de lait tout autour ! Parfois aussi, il y a des purées très molles. C'est assez amusant de les manger parce que pour faire un volcan de purée liquide on fait comme une espèce de moulage autour des dents de la fourchette. Mais ce n'est pas très bon, et puis ce n'est pas ça, l'idée de la purée. Une purée ne doit être ni trop molle ni trop dure. Disons : douce. Il faut qu'elle soit lisse, aussi, dans ces petites boules que Maman appelle des grumeaux. Et puis, il faut manger la purée seule. Souvent, on vous donne en même temps de la viande rouge : le jus se mélange tout de suite à la purée, et ce marron ne va pas du tout avec le goût d'ailleurs, la sauce change le goût. La purée seule, avec pas mal de beurre (mais quand même pas une mare de beurre dans un coin), c'est un délice. C'est réconfortant, ça glisse et ça réchauffe tout le corps. Ah, oui, la chaleur, c'est très important aussi. Quand on vous sert de la purée, il faut qu'elle soit beaucoup trop chaude : sinon, vous n'aurez jamais le temps de faire une galette ou un volcan. On fait d'abord une galette. On aplatit complètement la purée, comme si c'était de la pâte à tarte. Avec le dos de la fourchette, on commence à dessiner des rayures, très régulières. En général, on fait d'abord toute la surface dans le même sens, puis dans l'autre sens. Ensuite, quand tout est croisé, on trace juste un carré tout autour : ça ressemble aux galettes de la fête des Rois. Quelquefois on efface tout et on recommence un autre quadrillage, avec une grande croix au milieu. A ce moment-là, on mange deux ou trois bouchées. La purée quadrillée est encore meilleure, plus légère, plus fine. Mais on s'arrête quand même très vite -il faut en garder assez pour construire un volcan. On fait d'abord une montagne, au centre de l'assiette. En haut, il faut couper le sommet d'un petit coup de fourchette, et même creuser un trou. C'est là qu'on va mettre juste un peu de jus, si le trou est bien fait, le jus ne va pas se mélanger avec la purée. On refait les rayures sur les pentes de la montagne, et on a à peu près une minute pour s'évader dans ce paysage. – Mange quand même pendant que c'est chaud !

C'est bien, le jour où il pleut, pendant les vacances à la mer...

Tout le mois a été brûlant. Cela paraissait normal de voir le ciel toujours bleu en entrouvrant les volets, sans laisser rentrer la chaleur. Les premiers jours, on avait du mal à dormir à cause des coups de soleil. La baignade deux fois par jour, c'était bien, et les parties de raquettes avec la petite balle lourde, à cause du vent - on traçait les limites d'un terrain avec le talon sur le sable mouillé, pour pouvoir compter les points. Ce qui était bien aussi, c'était le rythme différent: on déjeunait et l'on dînait beaucoup plus tard que d'habitude. La nuit tombée, on allait marcher à la fraîche et, en revenant, on achetait un chichi -une espèce de beignet allongé avec des petits dessins. Un soir, on a même joué au golf miniature à la lumière des projecteurs,....

Toute cette vie différente semblait extraordinaire, au début. Et puis c'est devenu plus monotone. On repensait à une copine, à un copain. On ne s'ennuyait pas, évidemment, mais on rêvait à la rentrée, à sa chambre. Ce matin, justement, on n'avait plus tellement envie de baignade, et voilà. Il fait gris, et une petite pluie tombe sur les toits des locations. La terre sent bon, et les pins encore plus fort que d'habitude. Le chocolat bouillant paraît meilleur aussi. On le boit vite, et avant de sortir on enfle le pull bleu, le seul qu'on avait emporté. Maman crie de prendre le K-way, mais il ne pleut pas très fort. Dans les rues, il n'y a presque plus personne. Avant, c'était juste un endroit pour l'été, et aujourd'hui c'est un vrai village avec l'église, l'école, et on imagine l'hiver, quand les touristes sont partis.

Mais le mieux, c'est d'aller au bord de la mer. Cela fait drôle de grimper la dune sous un ciel plein de nuages. Dans le sable, les chardons sont presque mauves. Quand on arrive en haut, on ne reconnaît plus rien. Plus de drapeaux plantés pour délimiter la baignade du village, et plus loin celle du camping. La plage est déserte. Quelques petites silhouettes de promeneurs au loin. C'est bien, tout cet espace, tout ce gris. C'est comme une tristesse très douce, très légère, comme si on était un peu amoureux. On va s'asseoir en tailleur devant la mer sans penser à rien de précis, sans bouger, sans rien faire. C'est drôle, les gouttes qui tombent sur les jambes bronzées. Et si le soleil ne revenait plus jamais? C'est bien, la pluie.

C'est bien d'acheter des bonbons chez la boulangère

On est dans la queue, et on se sent tout petit entre les clients qui demandent :

- Une baguette moulée bien cuite !
- Un pain de campagne et une ficelle !

Dans sa tête, on prépare déjà des phrases, pour ne pas être ridicule quand la vendeuse demandera :

- Et pour toi ?

De loin, on aperçoit les boccas magiques, les rouleaux de réglisse avec une pastille en sucre glacé perlé blanc ou rose au milieu, les roudoudous à la petite coquille qu'on imagine déjà, un peu rêche sur les lèvres, les fraises de guimauve aplaties et les chewing-gums gagnants. Doucement on avance, et puis voilà, "C'est à toi" dit la boulangère sans sourire. On sait que ça l'énerve un peu de vendre des bonbons. Mais quand même, c'est juste ces secondes-là qui sont bien, quand on n'a pas encore dit : -Un comme ça, et un autre comme ça, et un comme ça à vingt centimes. On se décide toujours trop vite, mais on sent bien que derrière, ils trouvent déjà que c'est très long. Alors on demande presque n'importe quoi, une boule de coco, un carambar, et quand même au dernier moment, on retrouve ses esprits pour demander cette petite merveille à vingt centimes : une langue de sucre jaune-orange parfumée au fruit de la Passion, saupoudrée de neige acide...

C'est bien, juste avant la rentrée des classes

On n'a plus vraiment envie d'être en vacances, on n'a plus vraiment envie de soleil, de mer ou de montagne. On n'a plus vraiment envie d'être loin de sa vie.

Huit jours avant la rentrée, c'est bien de retrouver le papier à fleurs de sa chambre, et cette petite tâche juste à côté du poster de Snoopy.

Avant de partir, on avait rangé beaucoup mieux que d'habitude : les albums de Tintin, de Boule et Bill et de Gaston paraissent tout neufs, et puis ça fait longtemps qu'on ne les a pas lus.

On reprend L'Étoile mystérieuse, et c'est très bien cette atmosphère un peu étrange au début, avec la chaleur anormale qui règne dans la ville. Milou reste les pattes collées dans l'asphalte avant que Tintin ne vienne le délivrer.

Dehors il pleut, on entend de grosses gouttes qui s'écrasent contre les vitres. On s'est allongé sur son lit avec l'album de Tintin, et on n'a même pas tellement envie d'avancer dans l'histoire – seulement de rester comme ça, avec l'ambiance très forte du début.

Près de soi, on a son ours qui regarde fixement l'armoire. Bien sûr, on est trop grand pour le prendre en vacances, mais on voit bien : cela lui fait plaisir qu'on soit rentré, et son silence est doux.

Tout à l'heure, on ira faire des courses de rentrée...

« Ne compte pas sur moi pour t'acheter tous ces gadgets hors de prix qu'on fait maintenant ! »

Mais ce n'est pas tellement les gadgets et les mots publicitaires sur les trousseaux ou les cahiers de textes qui font envie. Non, ce qui est bien, c'est le bleu léger des lignes sur les cahiers où l'on n'a rien écrit encore, c'est l'odeur de la colle d'amande et les tubes de peinture neufs, toujours blancs avec une petite bande de couleur au milieu, comme un maillot de coureur cycliste. On a du mal à dévisser le capuchon noir la première fois pour regarder si la couleur est vraiment celle de la bande. Rose tyrien, terre de Sienne, bleu cobalt.

On verra peut-être une copine ou un copain rentrés de vacances, eux aussi. Aujourd'hui, ce serait bien, parce qu'on est encore un peu bronzé. Pour la première fois depuis longtemps, on a mis un pull qui gratte sur les avant-bras – dessous, on a encore un tee-shirt. Mais c'est bon de mettre un pull de laine vert foncé quand on est encore loin de la fin de l'été – qu'on est si près déjà de la rentrée.

C'est bien d'être malade

Pas au début, bien sûr, quand on a tellement de fièvre que l'armoire en face du lit grandit sans cesse et veut vous engloutir. Mais à la fin, quand on commence à aller mieux mais qu'on se sent encore un peu pâle, un peu vide.

– Pas d'école avant une huitaine !

Le docteur a dit ça d'un ton très calme. Une semaine, cela ne semblait pas beaucoup. On était tellement fatigué, on n'écoutait pas vraiment. Mais maintenant, une semaine, c'est plus intéressant. Il reste encore trois jours avant jeudi. Aujourd'hui, on avait vraiment faim, et les côtelettes d'agneau étaient délicieuses. En plus, maman avait l'air de trouver que c'était un exploit de les manger :

– C'est bien ! Tu vas vite reprendre des forces !

On dit « oui, oui » de la tête, avec un air courageux, mais on se sent presque en faute, comme si on n'avait plus besoin de tant de douceur.

– Maman, si tu vas faire des courses, tu me rapporteras un *Tom et Jerry* ?

Tom et Jerry, c'est le genre d'illustré qu'on n'achète jamais, sauf quand on est malade – d'habitude, on trouve ça un peu bébé. Quand Maman pose le journal sur le lit en rentrant, on fait semblant de sortir lentement du sommeil, et on jette un coup d'œil distrait sur la couverture. Numéro spécial - 250 pages de jeux et de lecture. Les couleurs sont bien. Les images ont souvent un fond bleu pâle, ou rose ; le gris et le marron de Jerry et de Tom sont reposants, eux aussi. L'histoire, on ne la suit pas vraiment – c'est vrai qu'on est encore cotonneux, avec trop d'espace et de vertige dans la tête. Ce qui est bien, surtout, c'est la sonnerie de l'entrée, vers cinq heures moins le quart. On entend quelques petites phrases polies échangées à voix basse. On a déjà deviné. Un copain et une copine de l'école sont passés pour porter les devoirs. Ils s'assoient au pied du lit, un de chaque côté, et ils commencent à raconter toutes les bonnes histoires de la journée, la cantine, les récré... On a l'impression d'être à la fois très près et très loin de tout ça. On voudrait presque reprendre déjà la vie normale, mais c'est bon aussi d'avoir encore trois jours à se faire cajoler, à être un personnage intéressant qu'on vient visiter, et qui provoque l'admiration quand il mange ce qu'il préfère. C'est bien d'être malade.

C'est bien d'aller dans un fast-food

Les parents n'aiment pas trop ça. Ils disent que la nourriture n'est pas bonne, mais on sent bien que ce n'est pas cela qui les ennuie le plus. Non, ce qu'ils n'aiment pas, c'est les couleurs, le style, la vie américaine. On n'insiste pas trop – c'est très bon de sentir que les parents détestent cet endroit : du coup, on a beaucoup plus envie d'y aller soi-même. Et puis un jour, en sortant du cinéma, il n'y a rien à manger à la maison, et voilà, les parents sont d'accord pour le fast-food – on n'aurait jamais pensé qu'ils se laisseraient faire aussi facilement.

Au fast-food, tout est bien, et même déjà cette façon de faire la queue en plusieurs rangs. On a tout le temps de choisir sur les panneaux entre les différents hamburgers et de lire les noms de ces desserts mirobolants : strawberry sundae, lemon sundae. Au bout de chaque file, il y a une serveuse avec un képi en papier, vraiment comme dans certains films américains – s'il n'y avait pas les couleurs chaudes et gaies, on pourrait se croire dans une histoire policière. Tout est orangé, rouge, jaune brillant – difficile de croire que dans la rue c'est l'hiver et la nuit. Ce qui est très difficile, au fast-food, c'est de choisir vite entre grand Coca, Coca normal, grande portion de frites, petite portion. On n'avait pas fait attention à toutes ces différences, et c'est quand on se trouve juste devant la serveuse qu'il faut se décider. Enfin voilà, on a son plateau avec le hamburger curieusement emballé dans une sorte de coque en plastique. Mais le mieux, c'est peut-être les frites. Elles sont disposées dans un étui en carton qui ressemble à une boîte de cigarettes ; et elles n'ont plus du tout l'air de frites habituelles. Pour le Coca, c'est pareil. On a bien fait de prendre grand Coca. Le pot de carton rouge et blanc est protégé par un couvercle. Avec une paille coudée, on perce le couvercle au centre – il y a une petite croix au bon endroit. Quand on remue le pot, on entend des glaçons qui s'entrechoquent. C'est comme un trésor de Coca mystérieux et glacial si on attend pour le boire. On se trouve une petite table libre sous une lampe qui descend très bas. On mange, on boit, ça passe un peu trop vite, mais on garde ces deux merveilles dans la tête : un Coca invisible et sa banquise de glaçons, un étui de frites à cigarettes.

C'est bien de se lever le premier dans la maison

En général, c'est un jour où l'on aurait pu dormir, un dimanche, par exemple ; mais justement, on n'a pas toujours envie de faire la grasse matinée. C'est bien de faire le contraire de ce que les autres attendent, et puis on sera fier quand les parents arriveront enfin et qu'ils seront étonnés :

– Déjà levé ? Et en plus tu as fait du café !

On se réveille très tôt, à la fin d'un cauchemar. On regarde le radio réveil. Six heures et quart un dimanche, c'est fou, mais on n'a plus du tout sommeil. On se lève, et tout de suite on s'habille – si on se lève à cette heure-là, ce n'est pas pour traîner en pantoufles et en robe de chambre. Non, ce qu'on veut, c'est être déjà dans la vie quand les autres sont encore dans le sommeil. Le parquet craque un peu, mais on arrive à ouvrir la porte sans la faire grincer. Dans le couloir on n'y voit presque rien, mais on n'allume pas, et on marche à pas de loup jusqu'à la cuisine, le cœur battant, comme si on courait un grand risque.

On entrouvre les volets. Il fait encore vraiment nuit, et pour longtemps. La cuisine est assez loin des chambres, alors on peut mettre la radio tout bas. Sur France- Info, ils sont déjà réveillés, et c'est assez étrange d'entendre les résultats des matchs de football : le monde bouge à toute vitesse, mais la maison est pleine de silence. On se dit qu'on va prendre un bon petit déjeuner, mais finalement on préfère préparer d'abord le café des parents – s'ils se réveillaient avant, on n'aurait pas fait un exploit. Il ne reste qu'un filtre à café dans le paquet. On se dépêche et on renverse du café moulu – en soufflant, il s'envole, et ça ne se voit plus.

Voilà. Le café est fait. On se dit qu'il y aurait un exploit beaucoup plus fort : aller chercher des croissants pour tout le monde – la boulangerie ouvre à six heures et demie. Mais il faut d'abord trouver de la monnaie.

A force de chercher dans tous les tiroirs, on finit par en avoir assez, avec pas mal de pièces jaunes.

On enfle un pull, on prend la clé, et on n'oublie pas de refermer la porte à double tour – qu'est-ce qu'ils diraient, s'ils se réveillaient ? Ils s'inquiéteraient peut-être. Mais c'est bien de prendre ce risque – ça fait partie du jeu. Dehors, il fait très froid. On souffle devant soi des petits nuages, et on se sent tout à fait libre, léger, très différent des matins ordinaires. Il y a de la buée sur la vitrine de la boulangerie. Les croissants au beurre sont les meilleurs, mais on n'a pas trop d'argent, alors prend moitié-moitié, pour ne pas être ridicule au moment de payer. Sur le chemin du retour, on prend un croissant dans le sac, et on le mange en marchant dans la rue bleue. Tout à l'heure, à la maison, ils seront à la fois un tout petit peu fâchés et très contents. C'est bien de se lever tôt le dimanche matin.

C'est bien de s'asseoir dans l'herbe, après un match de foot

C'est le début du printemps, il fait beau, on a très chaud, mais l'herbe est fraîche, et la terre presque humide en dessous. On a gagné, ou perdu, mais cela ne compte plus vraiment. Ce qui compte, c'est juste ces cinq minutes. On a couru plus d'une heure dans tous les sens après ce ballon qui n'en finissait plus de s'échapper. Maintenant, c'est la récompense. L'arbitre est rentré aux vestiaires depuis longtemps, et la plupart des joueurs sont déjà en train de prendre leur douche. L'entraîneur a lancé :

- Ne restez pas comme ça, les gars, vous allez prendre froid !

On a répondu qu'on arrivait, mais on reste là, à deux ou trois, sans se parler. On ne pense vraiment à rien. Le terrain est beau, à cet instant. Assis juste à côté du poteau de corner, on pose le pied sur la ligne blanche. Ce n'est plus une limite pour dire si la balle est sortie ou pas, mais presque un paysage, avec des bosses, des collines blanches qui s'effritent sous les crampons.

Il y a un ballon juste à côté. Toujours assis, on le récupère du but du pied et on se le passe deux ou trois fois, machinalement, mais bientôt on s'arrête. On n'a plus envie de jouer. Au-delà du grillage, là-bas, il y a la forêt, avec ces feuilles vertes qui commencent, toutes fraîches, presque transparentes.

Avant, on n'avait même pas remarqué que le stade était situé au milieu d'une forêt. Mais maintenant on regarde le soleil qui descend, à travers le filet noir un peu rêche des buts, plus loin à travers le grillage, à travers les branches neuves de la forêt. Il y a quelques exclamations, très près, très loin, des copains qui s'éclaboussent sous la douche.

On en voudrait plus bouger. Il y aurait une forêt immense qui vous encerclerait, un terrain de foot au milieu, et puis c'est tout. C'est comme si on avait joué au foot juste pour ce moment-là. Pourvu qu'elle ne résonne pas tout de suite, la petite phrase inévitable :

- Eh ! les gars, faut vous magner un peu, vous allez louper le car !

C'est bien, juste la fin des cinq minutes, quand l'entraîneur n'a pas encore crié.